

MUSCAR. — Excellence, je vais de ce pas, à l'auberge des 3 Boules. (Il rit.) Non, non je n'aurai pas trop chaud. Je remuerai l'air avec le fouet du vieil Hermidas. Tu l'entendras claquer de loin, si tu as besoins de mes Services.

PIERRE-AUGUSTE. — De l'auberge jusqu'ici, elle sera partout chez moi. Dis-le-lui, Muscar. Qu'elle vienne donc sans souci de sa jupe élimée et de ses souliers criblés. Va ! mon âme sera sa robe la mieux ajustée !

MÉLINA à LELUBRE (qui rentre avec l'outil). — Donne, Lelubre.

PIERRE-AUGUSTE (appelant Muscar). — Eh !... dis-lui que chaque matin on lui portera au lit, du thé de fleurs avec du fromage d'un lait d'octobre, au goût de graminées, traité après la troisième portée.

MÉLINA (attaquant la cheminée à coups de pioche). — J'attaque, cousin, j'attaque ! (Frison et Prudent avec leur fardeau, font un pas vers le fauteuil mais Pierre-Auguste les arrête.)

PIERRE-AUGUSTE. — Eh !... Chaque semaine un faisan bien nourri d'œufs de fourmis tiré avant la deuxième queue ! Va !

MÉLINA (âpre). — Vous verrez qu'il n'y aura rien dans la cheminée, que les verges dans un sabot ! (Un pas encore vers le fauteuil. Nouvel arrêt.)

PIERRE-AUGUSTE (empâtique). — Eh !... Dis-lui que nous arroserons nos amours d'un vin d'Alexandrie... comme en buvaient Antoine et Cléopâtre en des bouteilles de terre ! (A ce moment, le tablier de la cheminée s'écroule dans un grand bruit, laissant apparaître un grand coffre de bois clouté. Dans leur stupéfaction, Prudent et Frison soudainement lachent Pierre-Auguste qui s'étale lourdement au milieu de la pièce.)

MÉLINA (hors d'elle). — L'argent ! Pierre-Auguste ! L'argent est là en personne ! (Puis elle se signe et tournée vers la cheminée, s'agenouille, Prudent et Frison debout, baissent la tête et se découvrent. Tous les autres personnages sont rangés autour du trésor, mais déjà les trois parents se sont repris, ils relèvent Pierre-Auguste assommé, meurtri.)

MÉLINA. — Cousin, partagerons-nous l'argent aussi ! Ce serait justice !

FRISON. — Rends-nous justice, cousin !

MÉLINA. — A chaque péché du vieux sournois, j'ai brûlé des cierges !

PRUDENT. — Moi aussi !

MÉLINA. — J'ai fait de mes deniers, dire des messes pour lui gagner des jours d'indulgence. S'il n'a pas son bout de ciel à l'heure qu'il est, c'est que le bon Dieu n'entend plus le latin ; plus besoin de l'apprendre.

MÉLINA, FRISON et PRUDENT (ensemble. On n'y comprend plus rien). — Si je disais « Bon oncle, j'achèterais bien... » — « Cher oncle... Un beau pigeon cavalier pour la course... » le terrain à briques... « Et pour moi, m'arrondir un peu... » — « ou un nonnain, une grosse gorge ou quelque... » — le vieux répondait... — « Achète toujours !... »

UNE SEULE VOIX. — Achète toujours !

ENSEMBLE. — C'est assez dire !... — « Si tu prends une hypothèque... » — « S'il y a du torticolis ou du râle dans le colombier... » — « Si les briques ne paient pas toute la terre... »

UNE SEULE VOIX. — Il ne t'en coûtera rien !... (Arrêt.)

MÉLINA (humble, presque suppliante). — Si tu ne veux pas partager, qu'au moins je puisse lever l'hypothèque.

PRUDENT (humble, presque suppliant). — Un cravaté du nord et me voilà riche !

FRISON. — Mise au niveau de la rue et vendue en lotissements !

MÉLINA. — Les créanciers n'attendent plus !

PRUDENT. — L'huissier vendra le chaume et les oiseaux.

FRISON. — Ni les prêteurs.

PRUDENT. — Ils escomptaient l'héritage !

ENSEMBLE (d'une seule voix). — L'Héritage !

MÉLINA (de qui parle-t-elle? de quoi?). — Tu ne l'as pas soigné Pierre-Auguste?... Il se faisait plus lourd pour être dorloté ! Regarde cousin, tirez le coffre, paresseux ! Regarde ! (Les deux hommes tirent le coffre du fond de la cheminée, soulèvent le couvercle qu'ils laissent retomber aussitôt.)

ENSEMBLE (poussant un cri d'exclamation douloureuse). — Oh !!!

FRISON (presque furieux). — Ah ! démon !

MÉLINA. — La somme est là dans ces sacs bien rangés !

PRUDENT. — Il y en a plein !

MÉLINA (au comble). — S'il ne te plaît pas de partager, Pierre-Auguste, que je prenne un sac, Pierre-Auguste.

PRUDENT et FRISON. — Oui, un seul chacun ! (Leur passion semble une menace.)

ENSEMBLE (criant). — Un seul... Pierre-Auguste... Un sac... Pierre-Auguste !... Un seul, laisse prendre... prendre !

PIERRE-AUGUSTE (débordé les repousse et s'enfuit en riant.) Ah ! prends ! prends ! prends ! Docteur, me voilà sourd comme un noyé ! (Stupéfaits, les trois héritiers sont sur place.)

MÉLINA (toute droite, halelante d'une voix faible). — Tu dis « prends... » Pierre-Auguste !

PIERRE-AUGUSTE. — Oui !

MÉLINA (très vite). — Je baise ton front, ton menton, ta joue !... Tu dis « Prends » Pierre-Auguste ?

PIERRE-AUGUSTE. — Prends !

MÉLINA. — Je baise ta main et ta main... Tu dis « Prends un sac ? »

PIERRE-AUGUSTE. — Je le dis.

MÉLINA. — J'embrasse tes genoux !... Tu le dis, Pierre-Auguste ?

PIERRE-AUGUSTE. — Oui !

MÉLINA. — J'essuie tes pieds avec ma chevelure ! Tu dis « Prends deux sacs », Pierre-Auguste ?

PIERRE-AUGUSTE (joyeusement). — Deux !

MÉLINA (dans un rire triomphal). — Ah ! ah ! merci, cousin ! Chacun deux sacs ! (Ils se précipitent tous trois au coffre, Méline débite avec une volubilité étonnante.)

Dominus memor fuit nostris et benedixit nobis !  
PIERRE-AUGUSTE (à Fromence). — Crois-tu que Muscar soit arrivé à l'auberge ?

MÉLINA (près de la porte, deux sacs sur les bras). — Cousin, je n'ai pas assez de bras pour t'embrasser !... Benedixit omnibus qui timent Dominum, pusillis cum majoribus !

PRUDENT (près de la porte, deux sacs sur les bras). — Il me faut partir, Pierre-Auguste, mais je reviendrai !

FRISON (près de la porte, deux sacs sur les bras, montrant une joie insolente). — Une lanterne, mon cher, une lanterne au bout d'un bâton, qui éclairera sa damnation éternelle ! (Ils sortent.)

PIERRE-AUGUSTE (au seuil). — A bientôt, mes amis, merci encore ! La maison vous est ouverte... Ah qu'Azelle vienne !... (Il revient satisfait et cordial.) L'amitié me déborde !

LE NOTAIRE (narquois). — Maintenant, à nous deux, mon garçon. Tu fais des dons qui n'ont aucun caractère d'authenticité, c'est ton affaire !... Je te conseille

de ne pas oublier que l'impôt, après expertise, contre-expertise, arbitrage, vente des reflets ou cession des ombres, transfert des chants d'oiseaux, hypothèques sur tes nuages, l'impôt t'enlèvera un bon tiers de ton paysage ! (Pierre-Auguste a un gros rire d'incrédulité.) Hélas ! J'augure mal de ta prospérité. Bientôt tu seras pauvre autant qu'un ancien riche ! Qu'il te plaise donc de me régler mes honoraires, dont le chiffre est 3.000 francs, y compris les centimes. (Pierre-Auguste rit un peu plus fort.) Quoi?... Tant pour actes passés par feu Anne Romain Hormidas, ton oncle ; tant pour...

PIERRE-AUGUSTE (très gai, l'interrompt). — Suffit ! Suffit ! Hormidas s'est-il pendu à ton profit ou au mien ? 3.000 francs dis-tu, n'y compte pas !... Certes, j'ai là dans ma bourse, 3.000 francs d'or battu en plein cœur, trois années d'un supplément de labeur à 1.000 francs l'une — mais c'est tout mon salaire — et tu n'en feras pas tes honoraires !

LE NOTAIRE (après un court étonnement). — Bon ! C'est toi qui veux rire ! Compte à ton aise l'argent du coffre !... Je t'enverrai ce soir mon premier clerc. Au revoir !

PIERRE-AUGUSTE (vivement réjoui). — Ho ! Ho ! Ho ! arrête, viens ici !... J'ai bien entendu?... Que parles-tu d'argent du coffre?... Tes honoraires, je vais te les payer de cette monnaie ! Approche. (Il prend dans le coffre un sac qu'il retourne et vide sur la table.) Tiens honore-toi là-dessus ! Oui... oui... va... va ! (Tout heureux de sa trouvaille, il se rasseoit dans le fauteuil et se rechausse.) Et moi, j'irai à la rencontre d'Azelle !... Notaire, donne-moi quittance. (Le notaire lui tend le document, mais comme il tourne le dos, il ne voit pas le geste.) Fromence, il y a du lait à l'étable, du beurre et du fromage, de la chair et du cuir, des œufs au poulailler, les uns cochets les autres non, des légumes au potager, des fruits au verger, dis?... — Donne-moi quittance, notaire... — Des lapins au clapier, des poissons à la rivière... et des fleurs... Ah ! ah ! des fleurs !... par-dessus le marché !... — Donne-moi quittance... De ce train, nous pourrons pour le superflu, disposer de notre pécule ! Azelle, je te ferai tourner des robes de 5 mètres de tour, soie et rubans perdus dans les plis !... — Donne-moi quittance ! (Le notaire à la fin lui lance la chemise.)

LE NOTAIRE. — Es-tu perclus ?

PIERRE-AUGUSTE (se dresse ahuri, partage entre la terreur et la folle espérance, il va au notaire, et lui demande d'une voix basse et tremblante :) Vraiment, tu ne prends pas toute cette gueldaille, pour argent comptant ? (Devant l'étonnement du notaire, il a une défaillance.) Barbulesque, ne m'abandonne pas, le cœur me faut !... J'ai eu tort, je crois, de me rechausser !... (Tout à coup, il lance.) Je ne te donnerai pas trois mille francs quand tu serais juge et gendarme, diable et squelette. (Il rit nerveusement, pris d'une étrange fébrilité.) Tu veux jouer?... Soit ! J'entre dans tes cartes et te fais beau jeu ! Entends-moi, entends-moi bien ! (Il hésite encore, puis formule sa pensée avec intensité.) Je mêlerai aux sequins de ce coffre les pièces d'or de ma bourse... — toutes à l'effigie d'Azelle, ou à la mienne !... et tu compteras sans choisir, les yeux fermés, acceptant chaque pièce pour 20 francs sonnants ou gagnés ! (Très vite, suant à grosses gouttes.) Nous serons quittes, veux-tu?... J'y risque gros !... Je suis volé si peu que la chance te favorise !

LE NOTAIRE (rit avec indulgence). — Finissons-en !  
PIERRE-AUGUSTE (réellement épouvanté). — Oh ! Oh ! Oh ! tu y consens !

LE NOTAIRE. — Après cela, tu iras au lit, boire des tisanes !

PIERRE-AUGUSTE. — Oh !... (Emporté, il opère le mélange, criant presque.) Ferme les yeux, ne coule pas entre tes paupières un regard d'écornifleur !... Oh ! Oh ! mes belles, mes bonnes, mes chères Azelles d'or... Combien nous arraches-tu ? (Il brasse l'or, puis, prenant le notaire au bras, il l'attire devant le coffre.) Là !... Baisse-toi... oui, plie les genoux... comme Méline tout à l'heure !... Ferme les yeux !... (Pour plus de sûreté, il lui fait de ses mains un bandeau.) Ne t'irrite pas, c'est la règle du jeu... Tu n'as pas le droit de palper, notaire aux doigts d'aveugle !... Là, puise à pleines mains, nous compterons ensuite !... Dépose ton butin sur la table !... Chut !... (Le notaire ayant fait ainsi, Pierre-Auguste, s'avance pour examiner le tas d'or, il se redresse pâli, défaillant.) Retiens-moi, je m'effondre ! (Il glisse dans le fauteuil. Arrêt.) Je ne reconnais plus mes pièces parmi les autres !... Les miennes?... Où sont les miennes?... Tu ne les as pas toutes tirées ni toutes laissées. ...Et voici : Azelle partout, Azelle nulle part !... Ou bien le vil métal s'est changé en or au contact de ma précieuse épargne... Notaire?... (Sa voix s'élève.) — ... Ou bien l'or n'a pas d'âme, pas de personnalité, l'or n'a pas de prénom... (Se dresse et proclame.) ... C'est l'or, l'or, l'or tout dru !... (Un rire éclatant.) Ni carolus, ni louis, ni napoléons, ni azelles !... Les pièces sont toutes pareilles. Si j'en prends une au hasard, j'en puis faire sortir une femme qui se métamorphosera en mancenillier qui se transformera en dragon qui dévore le chevalier !... Ah ! c'est maintenant que Méline me croirait fou !... Notaire, comment aimerais-tu l'or, si l'or n'a point de visage?... Comment sais-tu que l'or t'appartient si tu ne l'as ni pleuré ni sué?...

LE NOTAIRE. — L'or est à toi, puisqu'il t'advient !

PIERRE-AUGUSTE (trionphant). — Oui, masque d'Azelle ou le mien, tête d'empereur ou profil d'hipogriffe, c'est tout un... Oui. L'or est à moi, puisqu'il m'est advenu !... (Son rire s'arrête net, il court à la porte du fond et crie :) Au voleur... Au voleur... qu'on arrête Méline, Prudent et Frison... Ils m'ont emporté chacun deux sacs d'argent ! (Il revient.) Tu l'as constaté, notaire, ces dons n'ont aucun caractère d'authenticité !... Avantages abreptiques !... J'ignorais, moi, ce que contenait le coffre alors que Méline m'endormait avec son latin ! (Il admire le coffre et rit...) Au moins deux siècles attelés de père en fils... (Il retourne à la porte.) Au voleur !... Qu'on arrête Méline, Prudent, Frison !... Je crie « Au voleur » !... Ils m'ont soustrait six sacs d'argent ! (Il pousse Lelubre dehors.) Cours à la rencontre de Muscar, sur la route, ordonne-lui de retrouver mes filous !...

UNE FEMME. — Ils sont entrés au cabaret !

PIERRE-AUGUSTE. — Tu entends?... Que Muscar les cingle !... Qu'il rapporte l'argent, je le récompenserai... — sinon qu'il ne mette plus un pied devant l'autre dans ma maison ! (Lelubre sort.)

LE BOURGMESTRE. — Dispose de mon autorité ! Veux-tu qu'on les conduise au cachot ?

PIERRE-AUGUSTE. — Oui !

LE BOURGMESTRE (sortant). — Je vais requérir les gendarmes !

PIERRE-AUGUSTE (au fond lui crie). — Merci, mon cher !... Je te ferai cadeau d'un bel uniforme à queue de morue avec un bicorne bordé de plumes !... Arrache-leur l'argent jusqu'à la racine !... Et s'il le faut, amène la chair au bout ! (Il revient au coffre qu'il admire et ne peut s'empêcher de rire.) Hein !... Quel sarcophage !... A raison d'une seule obole par traversée, ça fait un grand peuple de momies !... Cet argent est bien à moi, notaire?...